

Le rromani : une langue pauvre et nue ?

Par Marcel Courthiade,

Professeur à l'Inalco, l'Institut national des langues et civilisations orientales,
responsable des études linguistiques Rromani,
commissaire à la langue et aux droits linguistiques de l'union Rromani internationale, Paris



Enfant Rrom, Sofia © Association Malki Tzigani

Aujourd'hui sonne l'échec de cinquante ans de politiques sociales appliquées aux Rroms : l'erreur radicale a été de traiter un peuple européen comme "du vent le jouet, du monde le rebut" – comme l'écrivait Rajko Đurić. Avec ce malentendu destructeur qui a tout du cercle vicieux et refuse aux intéressés l'autonomie, la responsabilité et l'égalité, la langue rromani, ou plutôt sa négation, joue un rôle essentiel. En effet, cette langue n'est autre que le levier pouvant faire basculer le négatif des identités (a)sociales vers le positif de l'identité culturelle nationale, avec tous les trésors de son patrimoine – et inversement.

“Achever une libération sans la restauration d’une culture collective semble [...] une insupportable carence ; restaurer une culture sans sa langue de base, une absurdité.”
Albert Memmi.

“Ces gens qu’on a crus incultes parce qu’ils étaient illettrés ont élaboré une nouvelle façon d’être au monde, exploré un autre versant des possibles de l’homme.”
Véronique Schiltz (à propos des Scythes)

“Notre langue [est] si pauvre et nue qu’elle a besoin des ornements et des plumes d’autrui.”
L’expression est de Joachim du Bellay parlant de la langue... française.
(*Défense et illustration de la langue française*).

État actuel du rromani en Europe

D’après le réseau européen Mercator⁽²⁾ sur les langues, il y aurait plus de neuf millions de locuteurs de rromani en Europe – sur dix à douze millions de Rroms au sens large, incluant Kalés et Sintés.

Une estimation entre sept et huit millions semble plus réaliste⁽³⁾. Il faut préciser ici que le rromani en tant que tel, le *rromani çhib*, est le patrimoine des *Rroms* au sens strict – c’est-à-dire de ceux qui se désignent eux-mêmes du nom de “Rroms”, donc Sintés et Kalés non inclus –, soit plus de 85 % du chiffre total.

Parmi les autres 15 %, plus des deux tiers ont perdu de manière collective l’usage du rromani en raison de persécutions historiques : c’est le cas du million de *Gitans* ibériques ou des *Kalés*, qui n’ont recours qu’occasionnellement à quelques douzaines de mots rroms dans leurs échanges effectués en catalan ou en espagnol ; mais c’est également le cas des *Gypsies* britanniques, qui disposent d’un vocabulaire encore plus limité ; ce type de parlers est connu sous le nom de *pag-gerdilecte* (Voir l’encadré n° 1). Enfin, les derniers 3 % à 4 % parlent diverses formes très influencées par les langues majoritaires – l’allemand, l’alsacien, l’italien, le finnois... – et leurs parlers, dits périphériques, ne sont pas non plus compréhensibles aux locuteurs de rromani.

C’est à ce groupe qu’appartiennent les *Sintés*, souvent appelés *Manouches* en France. Au-delà des chiffres, cependant, il y a une constatation que chacun peut faire : c’est que du métro parisien aux vallées du Prekmurje slovène et du milieu des businessmen rroms de Pologne aux théâtres en rromani des Balkans, la langue est bien vivante, avec de la créativité, du pittoresque, de l’humour et de la poésie, dans le quotidien local comme dans les rencontres entre Rroms de pays divers.

La structure dialectale du romani

L'un des malentendus les plus coriaces sur le rromani est celui des “innombrables dialectes”. Bien sûr, le mot dialecte est pris, là, au sens du XIX^e siècle – porteur donc de connotations condescendantes de type colonial et non à titre d'information scientifique, car la réalité est bien plus simple : les Rroms qui savent bien leur parler maternel arrivent le plus souvent à se comprendre assez vite.

D'un point de vue strictement dialectologique, la langue se divise en deux “superdialectes” – dits “O” et “E” – qui se distinguent au niveau de deux formes de la conjugaison au passé, dans le pluriel de l'article défini et par quelques lexèmes.

Lorsqu'à partir du XIX^e siècle les parlers des autres peuples des Balkans se sont développés et enrichis, rien n'a été fait pour le rromani, qui est resté avec les ailes coupées.

C'est dire qu'il n'y a guère entrave à la communication. Par ailleurs, une évolution phonétique très systématique, appelée mutation, sépare dans chacun de ces superdialectes les parlers qui l'ont subie et ceux qu'elle n'a pas touchés, constituant de la sorte quatre dialectes. Ces différences non plus n'empêchent pas l'intercompréhension, même si on y ajoute les spécificités locales de prononciation que l'oreille apprend très vite à “filtrer” pour

extraire de la chaîne sonore le message pertinent. En effet, la compréhension orale, qui est un phénomène naturel, dispose d'un tel système de “filtres” pour rétablir les messages déformés par des traits dialectaux ou des défauts de prononciation des interlocuteurs, ce que ne possède pas la “compréhension écrite”, la lecture, qui est une opération artificielle. Lors de leur arrivée dans les Balkans, les Rroms, pourtant héritiers d'une très haute culture en Inde, puis traumatisés par la déportation et la migration jusqu'à l'Europe, se sont souvent trouvés rejetés parmi les populations les plus fermées – c'est-à-dire les milieux appelés *palanka* par les sociologues yougoslaves –, ce qui a entraîné une perte qualitative sévère de leur langue, réduite au niveau des basilectes⁽⁴⁾ locaux. Lorsqu'à partir du XIX^e siècle les parlers des autres peuples des Balkans se sont développés et enrichis, rien n'a été fait pour le rromani, qui est resté avec les ailes coupées. Les attitudes méprisantes des pouvoirs locaux et la conscience de ce décalage ont fait naître chez de nombreux locuteurs de cette langue, surtout en milieu urbain, un véritable discrédit vis-à-vis de leur patrimoine ancestral – contrastant avec la fierté d'être Rrom. Ceci a conduit à l'oubli progressif du vocabulaire, surtout celui relatif à des réalités disparues de la vie moderne mais aussi aux sentiments et mouvements affectifs. Bien entendu, les lacunes ont été compensées par des emprunts de plus en plus nombreux aux langues locales.

Les réponses des chercheurs rroms

Dès le XIX^e siècle, des observateurs avaient reconnu le principe profond d'unité qui sous-tend une grande variété apparente de formes. Par exemple, le Polonais Anton Kalina, dans la préface de sa grammaire publiée en 1882 à Poznań, décrivait la langue rromani *“comme une, homogène et ayant les mêmes droits que toutes les autres. Il est du devoir de la science, écrivait-il, de connaître cette langue dans la forme qui lui est propre, d'extraire de tous les dialectes le fonds commun, de débarrasser le pur métal de tout l'alliage qui s'y était accumulé”*. Ce n'est que cent ans plus tard qu'un réseau d'une vingtaine de professionnels, presque tous Rroms, ont élaboré, en s'appuyant sur la décision d'égalité en droit et dignité des divers parlers rroms proclamée par le premier Congrès mondial des Rroms réuni en 1971 à Londres, une graphie commune permettant à tous les usagers d'écrire d'une manière quasi unique et facilement compréhensible d'un bout de l'Europe à l'autre, tout en laissant à chacun[e] la liberté de lire tout texte écrit de la manière dont il ou elle parle. Comme il a été dit plus haut, le “filtre” existant dans l'intercompréhension orale naturelle fait défaut dans la lecture, laquelle est un acte artificiel, comme l'écriture. C'est donc au moment d'élaborer la graphie et d'écrire que l'on doit choisir la lettre qui assurera une lecture facile au récepteur, en revêtant par une forme graphique unique les diverses prononciations dialectales. Cette graphie, adoptée par le Congrès mondial des Rroms en 1990, est en usage dans de nombreux pays. Elle est officielle en Roumanie où, grâce à elle, près de 26 000 élèves bénéficient chaque année d'un enseignement en rromani.

En ce qui concerne les lacunes de vocabulaire, il a été décidé de remettre en large circulation tout le patrimoine lexical encore gardé ça et là, afin de le sauver de l'oubli et lui rendre la vie, grâce à des stratégies pédagogiques efficaces et une création littéraire dynamique – en particulier pour les mots se référant à des réalités rares de nos jours. Pour certaines notions de base dont “le mot manque”, la néologie se révèle indispensable. Les locuteurs doivent donc accepter certains mots étrangers pour des réalités dites modernes et s'ouvrir à ces réalités. Cependant il ne faudrait pas considérer que les techniques, l'administration et la consommation sont le *nec plus ultra* de la communication humaine ou qu'une langue qui n'a pas le vocabulaire correspondant n'en est pas une. Ce vocabulaire représente dans la vie moins de 1 % des échanges, mais l'erreur est couramment commise de focaliser toute l'attention sur ce 1 %, et d'oublier tous les autres types de conversation avec toute leur densité émotionnelle et humaine.

Le système choisi a dès le départ rejeté tout à la fois *et* la séparation des divers parlers en entités distinctes, chacune avec sa graphie différente et son vocabulaire for-

cément sommaire, et l'imposition d'une norme unique et rigide, qui aurait supplanté les variétés vivantes.

Au contraire, l'écriture commune permet de respecter les diverses prononciations ; le vocabulaire rromani des quatre dialectes est intégré à la langue dite "du rassemblement"⁽⁵⁾ et tout locuteur peut choisir, selon les circonstances de sa communication, une forme de langue soit plutôt proche de son parler natal, soit plutôt voisine de la langue commune, elle-même flexible ; certaines formes de création littéraire préfèrent celle-là et les écrits émotionnellement plus neutres – textes encyclopédiques ou politiques – optent plutôt pour celle-ci.

Il faut bien une ferme volonté politique de promotion du rromani – ce qui est possible, comme le démontre la Roumanie, accompagnée d'un vrai désir de création littéraire et de ressources techniques pour la diffusion, notamment dans les écoles. Il faut aussi que l'apprenant accepte d'apprendre ce qu'il ne sait pas – comme le font les élèves de toutes les autres langues, ce qui peut sembler un truisme, mais il est fréquent que l'on nous dise : *"L'enfant rrom ne peut pas apprendre ce mot car il ne le sait pas."* Il faut enfin et surtout qu'il n'y ait pas d'obstacles institutionnels.

Tsiganophobie et négation de l'identité rromani

La langue rromani – qu'elle soit effectivement en usage dans une communauté ou bien que ne subsistent plus que quelques mots avec le souvenir d'ancêtres qui la parlaient, comme dans les *paggerdilectes*, est l'un des piliers essentiels de l'identité rromani. L'existence d'une langue qui continue de s'épanouir près de mille ans après son exode initial de la vallée du Gange témoigne de l'unité originelle de ce peuple – malgré des différences d'une région d'Europe à l'autre. Cette unité n'est en soi, bien entendu, ni une valeur ni une contre-valeur. Elle est une simple donnée historique. Ainsi, derrière le mépris toujours très présent vis-à-vis des Rroms, on observe chez bien des autorités un refus obstiné de reconnaître aux Rroms une identité ethnoculturelle et linguistique propre, refus qui participe à la transformation de ce peuple en une masse de miséreux, d'exclus, de marginaux, "d'asociaux et d'antisociaux"⁽⁶⁾. Pour motiver cette approche, la manipulation est simple : il faut ignorer les 30% voire 40 % de Rroms qui vivent en bonne harmonie avec le reste de la société, ce qui se fait en leur déniaient leur identité rromani. Il suffit également d'amalgamer les Rroms avec la partie misérable d'autres peuples, de préférence mal définis, car longtemps n'ayant pas été jugés dignes de reconnaissance – comme les Balkano-Égyptiens ou Ashkali, les Moéso-Roumains, Rudars, Băieși ou Beás, et parfois d'autres groupes, qui peuvent être germaniques ou cel-

tes –, et de rebaptiser “tsigane” le cocktail ainsi obtenu. La dénégation du terme “rrom” au profit du mot “tsigane”, issu d’un très vieux malentendu des paysans d’Europe du Sud-Est et transmis de génération en génération comme une insulte, facilite grandement ce tour de passe-passe. Or, ces diverses populations, qui ne sont pas rroms mais d’origines différentes, ont aussi leurs propres langues et cette disparité des parlers est reprise comme argument pour nier l’existence nationale du peuple rrom, et celle des autres groupes par la même occasion.

Le prétexte social des politiques paternalistes

L’approche paternaliste – la plus courante vis-à-vis des Rroms – appelle à l’oubli de l’identité réelle des Rroms, langue, histoire et culture confondues, au profit de prétendues urgences sociales comme si ce n’était pas justement cette perception erronée de la position historique des Rroms en Europe qui perpétue – et même aggrave – leurs problèmes sociaux. Ses partisans préconisent une approche populiste limitant toute intervention au social. Comme le rappelle Kujtim Paçaku, journaliste rrom cossovar, tous les peuples ont des pauvres mais aucun ne limite sa politique à l’urgence sociale ni ne blâme ce qui ne ressortit pas à l’humanitaire. Qui dit politiques uniquement sociales dit assistanat, refus d’autonomie et de responsabilité, voire infantilisation, mais aussi colère et jalousie des autres citoyens qui estiment ainsi voir les Rroms “privilegiés” de cette façon.

Le Feryp – Forum européen des jeunes Rroms – a du mal à maintenir au niveau européen l’idée que les questions rroms concernent bien une nation à part entière et non une part réduite de cette population, qui concernerait seulement la partie misérable d’un groupement de populations éparpillées et diverses : cela n’exclut pas échanges et coopérations avec ces populations, à condition qu’il ne s’agisse pas de limiter tout ce qui est rrom à l’aspect – non spécifique – de la misère.

La question de la langue est sans cesse posée, le plus souvent par des gens qui ignorent ce que signifie l’idée de “standardisation” et qui s’imaginent que l’écrit imprimé selon un modèle unique et rigoureux est l’étape suprême d’épanouissement d’une langue. En fait, la standardisation englobe trois opérations : la codification, ou l’élaboration d’un code graphique, d’un alphabet, qui a demandé une vingtaine d’années pour le rromani ; la normalisation, ou l’accompagnement de la langue pour optimiser ses fonctions, ce qui représente un processus sans fin, puisque la société évolue sans fin ; enfin, la stylisation, ou la vivification littéraire de la langue par des improvisateurs et des écrivains, un processus encore à ses balbutiements, pour le rromani. Comme les racistes refusent de reconnaître l’exis-

tence de l'écriture rromani et croient que la normalisation doit être acquise une bonne fois pour toutes – la stylisation en général ne les intéresse pas –, ils prétendent que le rromani n'est donc pas standardisé, et qu'il n'aurait par conséquent pas droit de cité. Ils exigent souvent que la langue se standardise “naturellement” et spontanément au cours des décennies à venir, entre les conversations de couloir et

Le rromani est réduit à un objet de curiosité et d'exotisme en péril et il lui est refusé de devenir un acteur égal aux autres langues.

les échanges de courriels. On en a même vu réclamer qu'une consultation électorale de tous les Rroms, au nom de la démocratie, entérine le standard retenu ; à quelle autre langue a-t-on imposé ce défi populiste ? D'autres⁽⁷⁾ refusent l'idée d'une norme souple adaptée aux nombreuses variétés et veulent imposer un choix strict entre les formes,

comme en Allemagne ou en Scandinavie : à partir de différences qui n'ont jamais entravé l'intercompréhension, les autorités décident que, parmi les Rroms de leur pays, il y a des Gurbet, des Arli, de Lovàra et des Kelderàra. Par conséquent, elles prétendent élaborer une norme *gurbet*, une norme *arli*, une norme *lovàri* et une norme *kelderàri*, chacune avec un alphabet différent – les dizaines d'autres variantes étant rejetées. Or les différences entre ces quatre variétés sont mineures.

Découper le rromani en plusieurs langues distinctes sous prétexte de respecter chacune d'elles en tant que telle⁽⁸⁾, insister sur les éléments de divergence – ou carrément inventer de nouveaux éléments de divergence, comme des écritures différentes – et nier tout ce qui fait la convergence, c'est mettre la langue face à des défis impossibles dans la pratique : obliger à publier ou à enregistrer en cinq, dix voire vingt variantes ce qui pourrait pourtant être fait en une seule – pourvu que la clé des correspondances permette à tous les Rroms d'y avoir accès. Comme de telles productions sont irréalistes d'un simple point de vue financier, on limite l'espace de circulation de chaque texte au parler local qui l'a vu naître.

Il n'est pire sourd...

Refuser au rromani les soins dont ont profité les autres langues et figer tels quels ses parlars aujourd'hui lacunaires, en raison de l'oubli, au lieu de développer, comme pour les autres langues, une stratégie de récupération des éléments perdus, combinée à une pédagogie raisonnée d'entraînement à l'intercompréhension des différences, comme cela se fait par exemple pour l'espagnol dans les pays hispanophones : n'est-ce pas de la discrimination pure et simple ? Certes, l'axiome très

“tendance” soutenant qu’il n’existe pas de parlars lacunaires mais seulement des “normes alternatives” est convoqué pour justifier cette attitude, mais on peut se demander pourquoi il cesse d’être vrai pour les autres langues : ainsi, on ne déclare pas au fils d’un immigré portugais que son portugais mêlé de français est une “norme alternative”, qui vaut bien la langue de Saramago... Or, non content de morceler la langue sur la base de dissemblances anodines, comme nous venons de le voir, on considère que les Rroms ne sont pas capables – pour des raisons sociales ou, dans le meilleur des cas, par manque d’intérêt – d’apprendre une écriture spécifique de leur langue, en plus de l’écriture de la langue dominante de leur pays, et que c’est donc cette dernière qu’il faut utiliser en rromani.

Cecla entretient cloisonnement et émiettement et, à l’heure où pour les autres peuples on ne jure que par la dimension européenne, les paternalistes s’efforcent de morceler le rromani, une langue pourtant profondément paneuropéenne.

En réalité, il s’agit, derrière une parodie de promotion des langues minoritaires, de limiter l’usage du rromani aux clubs du samedi et à une heure ou deux d’enseignement scolaire, tout en “pleurnichant” sur la disparition du patrimoine linguistique de ces pauvres Tsiganes – qui ont de toute manière bien d’autres chats à fouetter avec leur misère et leurs problèmes sociaux...

Le rromani est réduit à un objet de curiosité et d’exotisme en péril et il lui est refusé de devenir un acteur égal aux autres langues dans les réseaux de la réflexion, de la politique, des médias, de tout ce qui est lieu de production et d’échange de pensée. L’Europe du Nord s’est fait une spécialité de ces requiems hypocrites mais, ce qui est grave, c’est que la Division des politiques linguistiques⁽⁹⁾ lui emboîte le pas et diffuse dans tous les ministères de l’Enseignement des 49 pays membres des portfolios inoculant cette idéologie douteuse. L’intolérance institutionnelle s’exerce contre l’approche additive paneuropéenne, préférant privilégier une approche restrictive, soustractive et provinciale, qui consiste à éliminer du rromani tous les éléments dès lors qu’ils sont inconnus de tel ou tel Rrom – rendant ainsi *“notre langue si pauvre et nue”*.

On imagine ce que serait le français si on en bannissait chaque mot inconnu de tel ou tel Français au lieu d’enseigner le vocabulaire aux enfants des écoles.

Certes, Henri Giordan écrit : *“L’histoire des langues régionales ou minoritaires en Europe montre que leur maintien en vie n’est pas le résultat de politiques mises en place par les États ou les institutions multilatérales.”*⁽¹⁰⁾ Cela dit, une simple signature peut mettre hors-la-loi tout un projet linguistique ! et il ne nous est pas égal que des fonds importants financent des projets de cloisonnement du rromani en cinq, dix ou vingt langues ou qu’ils servent, au contraire, à un projet d’intégration à l’échelle européenne. Ce refus de reconnaissance condamne l’expression du

peuple rrom à l'amateurisme local et empêche l'existence, par exemple, d'une télévision rromani. Il y a heureusement des exceptions.

La Division des migrations du Conseil de l'Europe a fait œuvre de pionnier en instituant dès 1994 la traduction simultanée entre le rromani et les autres langues pour ses sessions concernant les Rroms, tant à Strasbourg qu'à Budapest. De plus, dans la réalité, les gouvernements des divers États européens, notamment la Roumanie, la Slovénie, la Hongrie⁽¹¹⁾, se montrent en général bien plus compréhensifs que Strasbourg.

Par complaisance, les politiques en place actuellement tendent plutôt à promouvoir des basilectes locaux, comme une série de *globish*, ou plutôt de *tsiglobish*, séparés les uns des autres et vidés de tout patrimoine culturel, quitte à vouloir leur réinventer artificiellement des patrimoines factices.

Un autre sujet favori est l'opposition de la langue du rassemblement à une supposée liberté de parler locaux, se standardisant localement avant de se développer progressivement pour se fondre en une langue commune, avec le temps.

La Culture, cette arrière-boutique de la langue

Si l'on ne dispose que des ressources du quotidien dans sa langue maternelle, si l'on est privé des mots sortant un peu du basilecte de survie, orphelins de ces myriades d'expressions irremplaçables avec leur charge culturelle et émotive, on est comme un commerçant sans stocks, un banquier qui n'aurait que son argent de poche. C'est ce qui empêche de nombreux Rroms, comme bien des immigrés dans la même situation, d'être, pour l'écrivain, comme le dit Albert Memmi : *“Celui qui, non seulement, comprend la langue de ses écrits, mais toutes les nuances de son cœur, les résonances de sa mémoire, même celles dont il n'a pas conscience, et qu'il découvre lui-même, étonné et ravi [...], ce public miraculeux, mais banal pour quiconque d'autre, spontanément accordé à ses écrivains par cette loi secrète qui fait une communauté culturelle.”* Bien sûr, en parlant d'écrivain, nous pensons à tout créateur en rromani, sans limitation à l'imprimé.

Il est clair qu'un Rrom dans cette situation, ayant par ailleurs pu acquérir par l'école et les médias dans la langue majoritaire des ressources qui manquent en langue d'origine, sera bien peu enclin à développer son parler maternel, dont l'arrière-boutique culturelle est si vide. Peut-on le lui reprocher ? Peut-on lui reprocher de ne pas lire dans une langue rudimentaire qui lui semble une coquille vide ? Surtout si les institutions freinent la publication. En effet, au-delà de la difficulté de trouver des livres en rromani dignes de ce nom, il n'y a guère de vie cul-

turelle – donc linguistique – possible car cela sous-entend la rencontre de partenaires qui partagent les nuances et les résonances dont parle Memmi.

La vie façonnée par la langue

La plupart des prétendues stratégies de maintenance des langues minoritaires se limite en effet au vocabulaire de survie en milieu urbain occidental et bourgeois, c'est-à-dire à une infime partie de la langue réelle dans toute sa richesse.

Le positivisme du XIX^e siècle a fait oublier à nos contemporains que les langues sont loin d'être un simple vecteur de communication, comme peuvent l'être divers codes utilisés pour échanger des données. Dès que l'on sort de la communication rudimentaire “*où est mon couteau ? – il est sur la table*”, les langues façonnent chacune à sa façon et souvent de manières très différentes notre vision du monde et de la vie. Elles ont en outre la fonction non moins importante d'entretenir un sentiment de cohésion sociale, le lien essentiel d'une communauté humaine, grâce au “parler pour ne rien dire”, cette activité anodine au cours de laquelle, derrière les lieux communs, on échange sentiments, compassion, réconfort et humour : en un mot, de l'humanité. Or c'est un modèle utilitariste qui prévaut, et qui prétend s'imposer aux langues minoritaires comme option unique.

En politique, par exemple, l'accent est mis sur le vocabulaire administratif, comme s'il était la seule voie d'approche des réalités de la cité. À suivre cette prétention, Platon ne serait qu'un sot... Pourtant, même si ce vocabulaire a son importance pour l'application des procédures, l'essence de la politique ne saurait être réduite à une suite de paragraphes, et le rromani est largement assez riche pour permettre de discuter de mécanismes bien plus profonds et humains de la cité que le simple niveau de la bureaucratie – comme on peut le constater dans l'exercice de la *rromani kris*, le droit coutumier rrom.

Dans toutes les langues préside l'usage métaphorique, bien plus que la néologie construite et raisonnée. Des expressions comme “parachute doré”, “supports à fenêtres” – dans les assurances –, “mercure inventif” – en météo –, “nouvelle Marilyn” et mille autres inventions de la mode ou du sport, à base de noms propres et de mots à sens détourné, sont des manifestations de la vie d'une langue et ne sont quasiment jamais traduisibles dans une autre. Pourquoi faire, d'ailleurs ? C'est aussi ça, la diversité. Or, imposer un modèle de référence, c'est par avance nier la créativité interne aux autres langues, une créativité pourtant si riche en rromani. Pendant près de mille ans, la langue a été transmise dans la famille ; désormais, le contexte a changé et l'usage domestique est menacé : il faut constater le processus et le contrer par l'école, les loisirs, les médias et un regain de prestige

social. Le rromani est une langue pleine de vitalité, avec une forme du rassemblement qui lui rend sa dimension européenne ; standardisée, bien assez pour un usage normal dans la société moderne, elle est parlée par des millions de Rroms qui la chérissent, elle est riche d'un patrimoine incommensurable – mais la voilà mise en danger par des “cadres de références”.

Les tentatives de négation de la langue, de l'identité, du patrimoine des Rroms ne sont pourtant pas isolées dans le monde, bien d'autres peuples en sont aussi victimes. Il y a eu des précurseurs fameux, parmi lesquels le général Franco, comme le rappelle Víctor Gómez Pin⁽¹²⁾ : *“Concrètement, la langue catalane fut exclue de tout usage officiel et limitée exclusivement à la sphère domestique. N'étaient tolérés que les éléments de la culture susceptibles d'être canalisés vers le registre folklorique, comme la danse et la musique traditionnelles, homologuées par la propagande officielle en manifestations régionales de l'Espagne unie.”* Le traitement que le Nord de l'Europe cherche à imposer au le rromani diffère fort peu de la position de Franco envers le catalan et l'euskera. À ce titre, une solidarité de résistance de tous les locuteurs de langues minorisées s'impose, car l'enjeu dépasse de loin la simple affirmation d'une langue, même si elle est le patrimoine de 15 millions de Rroms dans le monde et, à vrai dire, un trésor pour l'humanité entière. ■

Notes

1. Rajko Đurić est l'un des principaux poètes rroms, la citation est extraite de *Sans maison sans tombe*, L'Harmattan, Paris, 1990.
2. Rapport P. Bakker de 2001 pour le Ciemen, Barcelone.
3. Langues d'Europe et de Méditerranée, univ. de Montpellier ; Erik V. Gunnemark, *Countries, peoples and their languages : Geolinguistic Handbook*, Geolingua, Gothenburg, Suède, 1991.
4. Langue la plus éloignée de l'acrolecte, variété plus complète d'une langue ; le basilecte est limité à quelques centaines de mots et à deux ou trois temps des verbes.
5. La "langue du rassemblement" est ce patrimoine linguistique mis en commun pour la communication, la création et l'identité au sein du peuple rrom. Elle est souple et englobe les diverses variétés tout en réalisant la continuité entre elles, un peu comme ce que l'on observe entre les diverses variétés d'espagnol, de la Castille au Chili et des Philippines au Texas ou à Cuba. L'alphabet commun est appelé "alphabet du rassemblement" ou "alphabet de Varsovie" (il a été officialisé en 1990 près de Varsovie).
6. "*Asoziale und antisoziale Gruppen*" : l'expression vient des nazis.
7. L'institut de sociologie comparée de Vienne comptait proposer, il y a douze ans, de faire interdire par l'Unesco que le rromani puisse être écrit, car, selon eux, un tel acte "portait atteinte à un patrimoine oral de l'humanité".
8. Le sociolinguiste polonais Jerzy Bartmiński a fort bien résumé cela en écrivant : "Alors que l'usage de la langue comme emblème (de représentation) conduit à accentuer les contrastes [entre parlers, NdT], son usage comme vecteur de sens estompe ces contrastes", *Stereotypy mieszkaj w języku*, Wydawnictwo, Uniwersytet Marie-Curie, "Studia etnolingwistyczne", 2007, p. 24. C'est la vieille opposition, omniprésente dans les cultures, entre la forme et le fond, entre le symbole et le sens.
9. À ne pas confondre avec la Division des migrations.
10. "Les langues sur le web : le projet LEM", voir : <http://vernier.gamsau.archi.fr/lem/>.
11. L'inscription des langues régionales – la région du rromani couvre toute la France métropolitaine – dans la Constitution est un signal encourageant ; on consultera avec profit le n° 11 de la revue *Langues et Cité* publiée par le ministère de la Culture, en juin 2007 : ce numéro est consacré au rromani langue de France ; il est disponible également sur le site du ministère.
12. "Résistance du catalan" dans *Le Monde diplomatique*, n° 97, 2008.

Références bibliographiques

- Bartmiński, Jerzy, *Stereotypy mieszkaj w języku*, Wydawnictwo, UMCS (Uniwersytet Marie-Curie), "Studia etnolingwistyczne", 2007.
- Đurić, Rajko, (Djuric, Rajko), *Sans maison sans tombe (Bi kherescqo bi limoresqo)*, L'Harmattan, Paris, 1990.
- Gómez Pin, Víctor, "Résistance du catalan", *Monde diplomatique (le)*, n° 97, 2008.
- Gunnemark, Erik V., *Countries, peoples and their languages : Geolinguistic Handbook*, Geolingua, Gothenburg, Suède, 1991.
- *Langues et Cité*, ministère de la Culture, n° 11, juin 2007.

Encadré n° 1

Paggerdilectes

En Espagne et en Grande-Bretagne, les Rroms ont renoncé il y a plusieurs siècles à l'usage familial du rromani sous l'influence de brutales politiques locales antitsiganes, afin de protéger leurs enfants des châtements auxquels l'usage public de la langue ancestrale les exposait. Toutefois, les jeunes, après avoir grandi dans une variante populaire de la langue du pays, étaient exposés dès leur entrée dans le monde du travail et des adultes aux échanges de ceux-ci en rromani. Ils pouvaient ainsi acquérir quelques mots rroms isolés, qu'ils utilisaient ensuite dans la langue majoritaire – le catalan, l'euskara, l'espagnol ou l'anglais –, mais non les structures grammaticales du rromani. Les idiomes ainsi constitués portent le nom de *kaló* dans la péninsule ibérique et de *paggerdi* en Grande-Bretagne – d'où l'appellation de *paggerdilecte* pour ce type de parlers ; ils concernent en tout un peu moins de 10 % de l'ensemble des Rroms d'Europe.